

VENDREDI 1^{er} OCTOBRE 1948REDICTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145 Quai de Valmy,
Paris-10^e C.C.F.5561-76

FRANCE-COLONIES

1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

AUTRES PAYS

1 AN : 650 FR. — 6 MOIS : 325 FR.

Pour changement d'adresse, joindre 15 francs
et la dernière bande

Le numéro : 10 francs

« L'Anarchie »
est la plus haute
expression de l'or-
dre.
(Eliase Reclus.)

LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Une seule revendication efficace : La gestion ouvrière

Bien souvent, dans ce journal, commentant l'action du syndicalisme révolutionnaire, nous avons souligné les revendications urgentes que certains croient susceptibles de transformer les conditions immédiates d'existence des travailleurs.

Ces revendications, nous les proposons aux autres organisations syndicales ; nous les défendons devant nos employeurs. Nous pensons qu'elles peuvent, non pas améliorer nettement le pouvoir d'achat de la classe ouvrière, mais plus modestement freiner le décalage toujours plus grand des salaires et des prix, arrêter la dévaluation toujours plus grande des salaires. Pour les arracher, les travailleurs sont obligés de resserrer leur cohésion, de politiser leur outil de combat : le syndicat. L'obtention de certaines d'entre elles renforce les ouvriers dans leur volonté d'action directe, leur rend confiance dans l'efficacité de leurs efforts communs consentis. Pour toutes ces raisons, nous défendons, dans la lutte quotidienne, des revendications comme : l'échelle mobile, la suppression de l'impôt sur le salaire, les 40 heures, etc...

Mais, par contre, nous ne pensons pas, nous n'avons jamais pensé que l'obtention de ces revendications puisse résoudre le problème économique et social actuel. Non seulement les revendications élémentaires obtenues ne supprimeront pas le salariat, mais elles se révéleront impuissantes à résoudre le problème du pouvoir d'achat. Les camarades qui, dans ce journal, tiennent la rubrique économique ont trop souvent expliqué pourquoi pour que nous y revenions.

Le problème social ne sera réglé qu'à travers une transformation totale de la structure économique, administrative du pays. Par la suppression de l'Etat, garant de toutes les exploitations. Par la révolution sociale.

Le problème social, dans le cadre du régime capitaliste, ne peut être résolu à travers des revendications pour la raison très simple que le triomphe des revendications efficaces suppose la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme et, par conséquent, du régime lui-même. Il est bien certain, par exemple, que la gestion directe des entreprises par les travailleurs, le remplacement du patron ou du « comité d'entreprise mixte patron-ouvriers » par un comité de gestion directe des ouvriers de ces entreprises, suppose l'expropriation du patronat et la disparition de la réglementation étatique. Les revendications ayant trait à la distribution, à la coopération sont du même ordre : elles supposent la disparition de cette caste de boutiquiers qui est la fondation de l'édifice étatique qui nous écrase.

Ce n'est donc pas la revendication syndicaliste qui ouvre la voie à la transformation réelle des conditions d'existence des travailleurs, mais au contraire la transformation révolutionnaire qui rend possibles leurs revendications réelles.

Luttant aux côtés de leurs camarades exploités comme eux, pour la défense de revendications, aussi minimes soient-elles, les militants de la Fédération Anarchiste ne manqueront pas de souligner que, seules, les revendications tendant à transformer la structure de l'Etat actuel sont vraiment efficaces. L'acceptation d'une ou de quelques-unes de ces revendications conditionnera leur concours dans les batailles sociales à venir.

Egalement influent dans les syndicats, dans les fédérations, dans les unions départementales des diverses centrales actuelles, le mouvement libertaire se doit d'être le promoteur de l'unité syndicale révolutionnaire. En vidant les centrales syndicales de leurs éléments sains, le syndicalisme révolutionnaire les transformera toutes en organismes affinitaires de caractères sectaire. Il préparera l'adaptation nécessaire du mouvement ouvrier aux exigences de la lutte actuelle.

Des groupes libertaires d'usines, de chantiers, de bureaux dont les membres sont actuellement éparpillés dans les trois centrales existantes, pourraient être le ciment de ce regroupement primordial : les propagateurs de la REVENDICATION MAXIMA.

lib

Du sang au dernier acte

DIMANCHE matin, le rideau est tombé sur le spectacle parlementaire. Ces Messieurs ont, de leur propre avis, « beaucoup travaillé ». En conséquence, ils ont décidé de prendre des vacances bien gagnées, avec, au fond du cœur, la tranquillité du travail bien fait.

J'imagine qu'un condamné à mort qui constate un vice de forme dans son procès doit éprouver le même soulagement que la S.F.I.O. après le rejet définitif des cantonales pour mars. On gagne du temps, et on cherche à penser à autre chose : vivent les vacances !

vacances ! La comparaison est d'autant plus valable qu'on ne voit vraiment pas ce qui aura pu faire perdre de l'influence, dans l'intervalle, à la démagogie gaulliste, puisque tout va de plus en plus mal. C'est une échéance simplement prolongée...

Ces Messieurs de la S.F.I.O. s'en iront pêcher à la ligne le cœur léger. Soit. Mais ceci ne doit pas nous faire oublier qu'ils auront acheté cette accalmie au prix d'un crime crapuleux. La S.F.I.O. a les mains rouges, mais ce n'est pas le rouge du drapeau prolétarien ; c'est le rouge du sang colonial.

Car la chose paraissait assez mal tourner pour le parti socialiste. Grâce au revirement subit du parti de Thorez en faveur des élections cantonales pour octobre, dans le but d'écraser le marais démocratique afin de poser la question : « ou le fascisme, ou le stalinisme », il s'était assuré que cette fois les élections étaient imminentes. Socialistes et M.R.P. se trouvaient nettement minoritaires grâce à la coalition des postulants dictateurs des deux extrêmes de l'Assemblée. Les pronostics étaient sombres et nets : la S.F.I.O. devait subir l'épreuve ou elle laisserait probablement ses os.

C'est alors que les bureaucrates socialistes se sont mis à chercher, selon les bonnes vieilles habitudes de la cuisine parlementaire, contre quoi on pouvait monnayer l'attitude des radicaux et compagnie. On se souvient subitement qu'on s'était proposé de faire mettre fin à l'ignoble procès colonialiste contre les événements de Madagascar. Le monnaie d'échange était trouvée : on n'interviendrait pas, on livrerait aux assassins légaux des pelotons d'exécution les hommes qui avaient été libérés pour leur liberté — et, en compensation, on aurait l'appui d'une certaine partie de la droite pour retarder les cantonales.

La S.F.I.O. s'est faite marchande de chair humaine. Il ne suffisait pas que Moch déclarât en substance qu'il était aussi inadmissible qu'un flic ne fasse pas son travail de matraqueur que qu'un soldat déserte pendant la guerre ; il ne suffisait pas que la politique colonialiste trouve son appui dans le parti de Blum ; il fallait encore que la S.F.I.O. se compromette directement dans une histoire de négriers et d'assassins.

Mais ces trahisons ne demeurent pas sans écho. Des parlementaires

La hausse voulue

La vague de hausse que vient de déclencher le gouvernement doit probablement répondre à d'autres objectifs que l'équilibre budgétaire et la stabilité du franc.

L'augmentation massive et des matières premières et des transports va certainement provoquer la débâcle définitive de tout le pseudo-édifice économique-financier. Les 15 % d'augmentation des salaires sont déjà absorbés, et, bon gré mal gré, il va falloir les rajuster dans un avenir proche. De chute en chute, nous allons attendre très vite l'écroulement définitif.

L'allocation de Queuille a une saveur particulière. Lorsqu'il nous dit qu'il faut absolument éviter les dangereuses facilités qu'offrent l'inflation ou se demande de qui il veut se moquer ? D'autre part, ses appels à la production et le bouffon de ses assurances quant à la limitation des hausses ne peuvent tromper les moins avertis.

Queuille sait parfaitement ce qu'il fait. Il est incroyablement sûr, sous prétexte de récupérer une certaine de milliards, il n'hésite à renverser définitivement l'économie capitaliste alors que les crédits de guerre seront à peine épuisés !

Cependant Queuille a prononcé une phrase lourde de signification : « Il faut assurer la permanence de l'Etat. »

Au milieu des hurlements, il s'agit de l'Etat, du franc, du plan, du plan Marshall afin d'aider à la « stabilisation » du franc. Mais cette aide n'est que du vent. L'Etat n'est qu'un palliatif. C'est une façade. Les U.S.A. exigent un gouvernement fort et strictement vassal.

Il faut préparer les voies. Et, bien que de Gaulle n'ait pas beaucoup de sympathie pour l'anarchie, il fera certainement l'affaire parce que champion de l'anticommunisme.

L'action gouvernementale actuelle, qui jette bas, volontairement, les derniers vestiges du semi-libéralisme, ouvre le chemin de la dictature.

C'est la seule explication plausible.

socialistes ont démissionné du groupe ; des sectes socialistes centristes ont démissionné de l'autonomie « pour demeurer socialistes » (sic). Le M.S.U. le « parti » socialiste communiste, attrape-mouches de Thorez, supputé (Suite page 2.)

Terre brûlée en Indochine

L'INDOCHINE nous coûte cette année plus de cinquante milliards. Jusqu'à présent, les résultats les plus positifs, sont le viol, le massacre d'enfants et de prisonniers, l'incendie de villages sans défense par les valeureuses troupes coloniales et par la Légion. Voilà pour la « gloire ».

Et elle coûte cher cette ignoble « gloire ». Aux crimes inépuisables, aux haines qu'elle provoque, aux martyrs qu'elle immole à la « patrie reconnaissante », s'ajoutent de formidables dévastations.

Les neuf premiers mois de 1948 n'ont pas apporté la moindre amélioration à la situation, tant sur le plan politique que militaire.

Dans le Nord, l'armée tient les grands centres, mais les hommes du Vietnam sont maîtres des campagnes, des côtes, des plateaux et de la montagne. Situation identique dans le Sud du Vietnam. Les villages importants sont aux mains des Français, mais pour aller à Tay-Mim, petite ville située à 100 km. de Saigon, il faut utiliser un convoi militaire qui, d'ailleurs, est indispensable pour les moindres déplacements.

Et il arrive souvent qu'une rafale de mitrailleuse couche l'imprudent qui a voulu se rendre seul à l'aérodrome situé à 8 km. de Saigon !!!

Le nombre de convois et de postes français attaqués souvent avec succès, augmente tous les jours.

D'autre part, le mot d'ordre lancé par Ho-Chi-Min est maintenant celui de : guerre économique avant tout.

Et ce n'est pas un mot destiné à effrayer les esprits étonnés. Déjà les plantations d'hévéas reçoivent la visite nocturne de partisans armés de haches. Or, un coup de hache appliqué sur le bois tendre de l'arbre à caoutchouc le détruit. A seulement trois km. d'un poste français, 60 hectares d'hévéas ont déjà été détruits, et rien ne semble pouvoir empêcher le Vietnam de saboter la totalité des plantations dès qu'il le voudra !!!

Mais les destructions ne s'arrêtent pas là. Depuis 1945 neuf grandes dévastations de riz ont flambé à Choien, dont quatre ont été incendiées ce dernier mois. Le volume de riz détruit est à la banquette même de Saigon, à trois km. du cœur de la ville. Enfin, devant l'insécurité générale, le trafic du port de Saigon a baissé de 40 %.

Maintenant l'Indochine n'a plus rien à exporter et sa balance commerciale accuse un déficit extraordinaire. L'Asphyxie gagne tout le pays.

Le militarisme français, domestique des gros colons et des banques, ne peut même plus remplir correctement son rôle. Il n'est plus que le forcené d'un peuple qui en a assez de notre « civilisation » et qui se défend comme il peut. La méthode des dévastations qu'il utilise a été appliquée et exploitée par ceux-là même qui veulent aujourd'hui assurer la pérennité de l'oppression. La « terre brûlée », système fort en honneur chez les Occidentaux, est reprise par les Indochinois, qui pourraient en blâmer ? Toutes les nations dites civilisées en ont fait autant.

Ainsi se prouve encore une fois la nocivité de la force. Ainsi se démontre également que tous les budgets de guerre ne provoquent et ne peuvent provoquer que ruines et meurtres.

Quel que soit le système politique que les Indochinois veulent se donner, que ce soit le centralisme communiste ou le système féodal, leur lutte demeure la même : la lutte pour la liberté, la lutte pour leur bien-être, la lutte pour la liberté. Et ont raison de l'être, l'arouchement contre les socialistes.

Sur la scène internationale le rideau vient de se lever pour un nouvel acte. Que nous réserve-t-il ? La rupture de négociations entre le bloc oriental et le bloc occidental contient en germe les plus terribles possibilités. Mais elle peut également provoquer un dénouement inattendu ; un nouveau Munich, certes, mais un répit quand même. Il est bien difficile de démêler les responsabilités respectives des acteurs de cette redoutable comédie diplomatique, chacun protestant de sa plus entière bonne foi.

Nous savons cependant aujourd'hui une chose. Le silence imposé autour des conversations du Kremlin et de Berlin, ne cachait rien de bien important, et nous ne comprenons pas, pourquoi, un tel mystère ait nimbé les tractations qui se faisaient autour du mark et du blocus berlinois !

Nous savons donc que l'on nous cache l'essentiel.

Il est évident que les « Occidentaux » ne pouvaient accepter le contrôle de tout le trafic, aérien, ferroviaire et fluvial de leurs zones berlinoises par les Russes. Mais il est également évident que l'introduction d'une monnaie nouvelle à Berlin n'était pas conforme à l'esprit de Potsdam. La poussée américaine qui culmina vers la fin mai, s'est donc heurtée à la résistance des soviets et, depuis, les choses stagnent, se traînent, personne ne voulant céder. Ainsi de discussion en discussion, d'incident en incident, nous sommes arrivés à la rupture.

De là à dire que la guerre peut éclater au sujet d'un détail secondaire il n'y a qu'un pas.

Le malheur est que ce raisonnement est parfaitement exact et l'histoire abonde en exemple de ce genre.

Néanmoins, l'incident médiocre, n'est toujours que le prétexte ou la goutte qui fait déborder le vase.

Au préalable il faut que certaines conditions soient remplies.

Et c'est là que se pose la question : ces conditions existent-elles ?

Il serait bien téméraire de répondre par un oui ou par un non. Bien que les apparences nous donnent tort nous préférons conserver la position que nous avons prise depuis quelques mois et dire que la guerre est hélas, presque inévitable mais non dans un avenir proche.

Les bruits d'alarme que la presse française et anglo-américaine colportent, sont évidemment d'excellents moyens d'augmenter le tirage mais aussi de créer cette psychose de guerre, autrement dit, cette psychose de passivité qui livrera les foules à la boucherie.

De deux choses l'une : ou la guerre est à nos portes, ou la situation va s'éclaircir et s'apaiser et l'abcès berlinois débridé, réparaitra dans un avenir plus lointain, ailleurs ; ce ne sont pas des points de friction qui manquent, hélas !

La conjoncture actuelle se caractérise premièrement : par une course effrénée aux armements ; deuxièmement, par un anticommunisme mondial qui devient de plus en plus attentatoire.

Face à ces dangers, face également à ses difficultés intérieures et à la précarité de son glacieux balkanique, la Russie essaie peut-être une manœuvre

de grand style. Elle place les occidentaux devant leurs responsabilités avec l'espoir qu'ils céderont plutôt que de croiser le fer.

Elle savait très bien que sa dernière note allait provoquer la rupture et elle sait que le recours à l'O.N.U. est une comédie qui ne peut tromper personne. Elle est d'ailleurs assurée d'être en perpétuelle minorité à cette assemblée qui n'est que le reflet des deux blocs affrontés.

Mais l'O.N.U. est quand même une tribune et Vichinski s'empresse de l'utiliser afin d'exiger un désarmement massif et la suppression de l'arme atomique à l'instant même où se redige la note susceptible de déclencher la guerre !

Pourtant il garde le beau rôle, la grande masse des peuples n'ayant que peu de goût pour l'étude des pathos diplomatiques.

Cependant, qui peut nier que la Russie ait grand besoin de l'aide américaine ?

Ces jours derniers, Thorez et Duclos se sont répandus à longueur de colonnes et de discours au sujet du plan Marshall. Ils ont dit que, tout bien pesé il n'est pas si mauvais et que l'on pourrait peut-être s'entendre ?

Dans un passé un peu plus lointain, lors de l'attentat contre Togliatti, on a vu les communistes jurer une grève générale qui aurait pu certainement les porter au pouvoir ; mais les U.S.A. n'auraient pas toléré et ne tolèrent jamais un tel gouvernement dans ce pays.

D'autre part, il est remarquable que

la note soviétique ne parle qu'incidemment de l'organisation de la trizone, n'exige pas l'unification de l'Allemagne et centre toute son attention sur la monnaie et sur le contrôle des transports, c'est-à-dire sur des points secondaires.

On peut conclure que l'U.R.S.S. ne rejette pas l'éventualité de nouvelles négociations mais entend par son attitude forcer ses adversaires ou à s'incliner devant ses volontés ou à faire la guerre.

En gros la situation apparaît comme suit : par leurs discours et notamment celui de Vichinski à l'O.N.U. les Soviétiques se donnent le rôle de champion de la paix, mais par leurs actions et leur raidissement à Berlin forcent les Anglo-Saxons à des attitudes bellicueuses. Quelle va être la réaction des U.S.A. face à cette nouvelle conjoncture ?

(Suite page 2.)

La crise actuelle du bolchevisme

La crise provoquée par la rupture du P.C. yougoslave, avec le Komintern, dépasse le cadre d'une querelle intestine. Il s'agit de la plus grave crise du régime bolchevik russe depuis son existence. Pour comprendre la portée de ce tournant, nous devons en examiner deux aspects : l'action séculaire de l'impérialisme russe dans les Balkans et les effets de la Révolution bolchevique.

I. DE SARAJEVO A TITO

Les Balkans sont le champ de bataille classique entre l'impérialisme russe et ses divers rivaux occidentaux. C'est la logique panslave qui, depuis longtemps, sert au Kremlin, tsariste ou stalinien, à mobiliser les populations slaves de la péninsule balkanique contre les impérialismes austro-allemands d'abord, français ensuite et finalement anglo-saxons. La guerre balkanique au début du siècle fut en réalité une première explication armée entre les grandes puissances.

L'attentat de Sarajevo le 28 juin 1914, au cours duquel Prinkip abattit le prince héritier représentant la monarchie des Habsbourg fut le point culminant de la résistance serbe — le mot « yougoslave » n'existait pas encore — contre l'Empire austro-hongrois qui dominait alors toute l'Europe centrale et orientale.

Le coup de revolver de Sarajevo allait déclencher la première guerre mondiale qui se termina par l'écroulement des monarchies des Romanovs, des Habsbourg et des Hohenzollern ! La révolution sociale éclata et empêcha l'impérialisme russe de profiter de la situation nouvelle dans les Balkans. Ce furent alors les Alliés et l'impérialisme français en particulier qui imposèrent leurs volontés.

VERSAILLES

C'est sous la dictature de l'impérialisme français qu'une série de nouveaux Etats ont été créés à Versailles en 1919 : d'un côté, l'Autriche de Saint-Germain (6 millions d'habitants) et la Hongrie de Trianon (7 millions d'habitants), ainsi que la Bulgarie de Neuilly (5 millions d'habitants, et de l'autre côté le bloc des Etats « vainqueurs » : Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie, Pologne.

Tous ces Etats ont été appelés « Etats successeurs » par rapport à la monarchie des Habsbourg, et en effet, ils prirent la succession des traditions réactionnaires de celle-ci. Sur le plan extérieur, ils formaient à cette époque, le fameux « cordon sanitaire » qui devait séparer la Révolution russe du mouvement révolutionnaire en Allemagne, en Autriche et en Hongrie. Sur le plan intérieur, de nouvelles prisons de peuples furent érigées : les Serbes emprisonnaient Croates et Slovaques au nom de la « Yougoslavie » qui devait sceller l'union fraternelle des trois peuples slaves du Sud européen, les Polonais torturaient les mêmes minorités ;

(Suite page 4.)

Un ministre de l'Intérieur digne de ce nom ne pourrait pas laisser les corps de police se mettre en grève sans prendre, dans les deux heures, des sanctions sans passer par les commissions paritaires.

Il en va de même pour le ministre de la Guerre en ce qui concerne les armées. La grève de la police n'est pas plus concevable que la grève ou la désertion massive de l'armée, en temps de guerre.

Jules MOCH, socialiste.

(Suite page 2.)

Vive l'anarchie mon général

NOUS ne reprendrons pas à notre compte les apostrophes lancées contre le général de Gaulle par ses adversaires du moment. Le lendemain seront peut-être ses amis. Nous sommes, pour lui, des adversaires de toujours.

Nous ne nous abaissons pas à cet antifascisme verbeux et platineux dont se gaussent les perroquets de ce qu'il est convenu d'appeler « la lutte contre le fascisme » — ils sont eux aussi fascistes à leur manière. Nous les méprisons autant que celui qui leur sert de cible.

Si cette auguste personne retient aujourd'hui notre attention, c'est en raison de l'ignorance dont elle fait preuve à l'endroit de problèmes qu'elle aborde avec une légèreté (une lourdeur, faudrait-il dire), toute militaire. Ces jours derniers, on a pu relever dans les discours standard de ce guerrier, transformé en salimbanque, que la France, perdue par le jeu des partis auquel est vouée la IV^e République, allait sombrer dans l'anarchie ! Et de dresser le tableau le plus effrayant des malheurs qui nous guettent...

S'il faut en croire le général, qui attend son heure, l'instabilité gouvernementale n'est due qu'à des vices constitutionnels que, lui, grand médecin du corps social, se chargera de guérir si l'on veut bien lui laisser la place. Les généraux, spécimens de la gent militaire, n'ont jamais brillé par excès de perspicacité.

Cependant, comme nous ne nous prenons point pour des esprits supérieurs, nous aimerions ne pas avoir à traiter d'imbécillités, parmi leurs pairs, ceux qui se distinguent par tous les symptômes de l'imbécillité, surtout quand ils émettent la prétention d'avoir des idées, choses qui leur manquent le plus.

Chaque fois que le général, purificateur intèpre, juge sévèrement les « jeux de la politique » (qui pourtant lui procurent tant de plaisir), ses réparties s'appliquent aussi bien à lui qu'à ses concurrents, auxquels il les destine. Il est alors dans son domaine, que nous lui laissons. Mais lorsque, emporté par une éloquence tapageuse de camelot malhabile, il s'en prend à l'Anarchie, il va au-delà de son champ d'investigation. Que ne dit-il dans le cadre malsain qui convient à ses aptitudes, à ses aspirations pueriles, au lieu de tenter d'éclabousser, par des harangues saugrenues, cette vision d'un monde dont la grandeur le dépasse : l'Anarchie !

(Suite page 2.)

LES RÉFLEXES DU PASSANT



Le Libérateur

Vraiment je ne comprends pas tout ce concert d'imprécations contre le général de Gaulle. Parce qu'enfin à l'heure où l'on se plaint du déclin du professionnalisme en France, on se plaint de l'absence d'un homme qui a l'amour de son métier ? On devrait louer plutôt la modestie, l'abnégation de l'homme de la grandeur qui se contente pour ses déplacements d'une douzaine d'automobiles et d'un peloton de gendarmes. Quels radins ces gouvernants de la République ! Mais enfin quand on s'appelle de Gaulle on sait tirer parti de la moindre petite armée et chassant tout à tour le boche et le bolche on n'en continue pas moins sa petite bataille de France, militaire et électoral.

Une petite erreur de tactique pourtant au cours de la bataille de Grenoble. Avoir ouvert le feu trop tôt ! Car l'adversaire qui connaît bien l'art d'accommoder les restes et les dévotiles peut se couvrir des palmes du martyr et devenir le parti des palmeux. Quant à lui, il a sauvé l'honneur de la France et surtout sa culotte de peau. C'est un indiscutable vainqueur.

CHEZ LES AUTRES...

FRANC (?) -TIREUR

Les organisations de résistance et quelques F.F.I. ont manifesté devant une librairie qui vendait un ouvrage « insultant » de Taittinger.

Les flics ont « rétabli l'ordre » selon leur vieille habitude, à coups de matras et comme un malheur n'arrive jamais seul — Yves Farge a prononcé un discours.

ET FRANC-TIREUR en a cité la partie qui s'adressait au « service d'ordre » :

« Si vous portez aujourd'hui la fourragère rouge, n'oubliez pas que c'est parce que vous vous êtes amalgamés au peuple en lutte ! »

et le rédacteur du journal-caméléon d'ajouter :

« C'est un détail que beaucoup ont en effet, oublié. »

Les flics n'ont rien oublié, pas plus qu'ils ne se sont amalgamés au peuple :

La police s'était tellement déconsidérée aux yeux de la population pendant ses quatre années de collaboration avec les nazis qu'il fallait un coup d'éclat pour redorer son blason un tantinet boueux.

— A la libération, les flics reçurent l'ordre de se fermer à la Cité — où ils devenaient des résistants, ou on les fustigeait à la porte de la P.P.

Ces braves à-trois-pois partirent donc en guerre et... ils allèrent se barricader dans l'enceinte de la Cité. Se barricader et « s'amalgamer ». Voilà comment ils devinrent des héros... des héros de la résistance passive.

« Franc-Tireur » justifie son slogan : « le journal qui prend parti » en les prenant tous.

— On attaque à longueur de colonne, la S.F.O., puis en deux lignes, on console les lecteurs socialistes en constatant que, malgré tout, les socialistes... etc...

Un Marcel Fourrier tresse des lauriers au P.C. dans l'éditorial ; dans la colonne à côté, on tape discrètement sur le Kominform qui...

Du sang au dernier acte

(Suite de la 1^{re} page)

ses gains possibles en se frottant les mains. Le Rassemblement Démocratique Révolutionnaire, cet amalgame sympathique mais sans principes, voudrait profiter aussi un peu du partage de la dépouille.

Une fois de plus se consacre l'effondrement des partis démocratiques et leur pourriture. Ceci au moment où De Gaulle multiplie sa propagande et les affiches où il parle de sa « mission » (et non plus de celle du R.P.F. considéré comme un tout), au moment où le chef de ses nervis, Rémy, se motorise et s'arme de mitraillette, au moment où les « durs » du R.P.F. ont privé les « mous », en particulier les parlementaires gaullistes, de leur influence sur le général.

C'est aussi le moment où Staline annonce un durcissement éventuel de l'attitude des Partis Communistes. Les totalitarismes de droite et de gauche s'avancent vers la lutte armée.

Il serait donc vain de compter sur la démocratie pour vaincre le totalitarisme. Elle se liquéfie tandis qu'il enfle, et sa force, et ses prétentions. Si l'on veut éviter des jours de misère et de guerre, il n'y a plus qu'un espoir : un soulèvement autonome, libre, en dehors de tout parti, de tous les travailleurs et de tous les hommes qui entendent demeurer dignes de ce nom pour construire eux-mêmes la nouvelle société. Car il y a encore des hommes qui ne veulent pas avoir du sang d'opprimés sur les mains.

MICHEL.

Au Fil des Jours

PERSPECTIVES DE PAIX

Dans un discours qu'il a prononcé le 23 septembre au Montgomerie Stadium, M. Dewey, candidat à la présidence des Etats-Unis a dit : « ... Vous pouvez être certains que des millions d'hommes amis de la paix et de la liberté partent dans le monde, remettent le ciel (sic) et se disent que le secret atomique soit pour l'humanité le secret de l'Amérique. Ils prient (sic) pour que ce secret reste aux mains des Américains. »



Ces millions d'hommes savent qu'entre nos mains ces armes atomiques sont entre des mains sûres... »

Ce discours d'une haute tenue littéraire, sûr, clair, dépourvu d'ambiguïté, des Japonais et de tous les autres peuples car Dewey insiste en outre sur la nécessité de développer toujours davantage les recherches perfectionnement des bombes atomiques et autres toujours !

PERSPECTIVES ALIMENTAIRES

De son côté Truman déclare « qu'une victoire des démocrates assurerait la continuation du programme de soutien des prix agricoles... »

On sait ce que cela veut dire... ! On sait aussi que certaines locomotives ont un faible pour la chauffe... ou du !

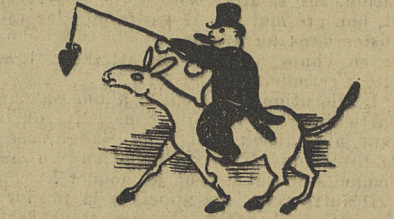
POSSIBILITES

A l'O.N.U., le Dr Wang Shun Chien, ministre des Affaires Etrangères de Chine, a déclaré : « L'Anarchie est le fait choisi entre le capitalisme et le communisme ; mais il existe d'autres possibilités... »

Cette phrase par exemple de vous mettre au travail... à l'usine ou au champ !

PROJETS ALLECHANTS

M. Bevin a pris des dispositions pour s'entretenir avec Ramadier, ministre de la « Défense Nationale ». Il aurait l'intention de l'informer de la création d'une réserve immédiatement mobilisable en Grande-Bretagne afin de convaincre le gouvernement français de la nécessité de prendre des mesures similaires.



Aux dernières nouvelles, on apprend que Ramadier, pour ne pas être en reste se propose de soumettre au Parlement un projet de loi portant réglementation des principes de tous les bouillottes et de tous les hommes en âge d'avoir le petit doigt sur la couture du pantalon.

LIBERTE

Le gouvernement polonais a ordonné la mobilisation de tous les jeunes gens âgés de 16 à 18 ans inclus afin de les mettre en rapport avec les troupes nationales dans l'Organisation « Service à la Pologne ». Ils devront faire seize heures par mois d'entraînement militaire.

Les Polonais appellent les indésirables qui chantent... au pas cadencé.

D'autre part la radio de Prague a annoncé que 21 personnes ont été condamnées des peines allant de 2 ans à 9 ans d'emprisonnement pour rébellion et diffusion de tracts subversifs (sic).

Parmi les condamnés on compte 5 étudiants, 7 élèves de lycées et 1 instituteur !

Vive la démocratie...

LA LIGNE

Le conseil du parti socialiste de gauche polonais a siégé plus de cent heures sans s'arrêter. En vérité et pure stakanovistes du crachot.

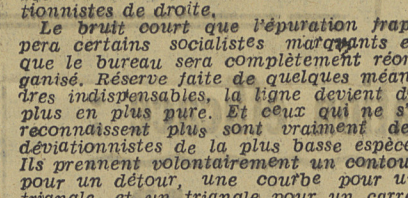
BUSINES

Pendant la grève de 24 heures, il s'est trouvé des gens qui n'ont pas perdu leur temps.

Les transporteurs, par exemple. Pour aller de la gare de Lyon à la République, c'était 30 francs, et aux heures de pointe, 50 !

Ainsi, pour être debout et tassé comme un anchois, il fallait payer aussi cher que pour un taxi !

Déjà les petits commerçants



débarrasser des nationalistes et dévotionnistes de droite.

Le bruit court que la République française certains socialistes marxisants et que le bureau sera complètement réorganisé. Réserve faite de quelques méandres indispensables, la ligne devient de plus en plus pure. Et ceux qui ne s'y reconnaissent plus sont vraiment des dévotionnistes de la plus basse espèce. Ils prennent volontiers un contour pour un dévotion, une courbe pour un triangle, et un triangle pour un carré. Ils s'enchevêtrent dans les lacets, les nœuds, les sinuosités, les épines à cheveau, confondent le nationalisme et le patriotisme, boukarisme et trotskisme, stalinisme et impérialisme. Disme en disant, ils tombent dans la dévotion et dans la géo-politique et au milieu de ces clartés dogmatiques, finissent par se laisser ligoter avec des droites courbes, et des courbes droites.

Autant de vipères lubriques !

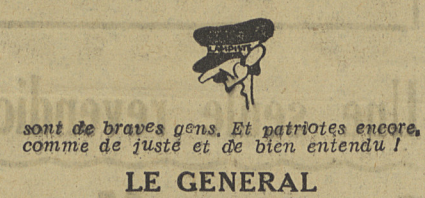
BUSINES

Pendant la grève de 24 heures, il s'est trouvé des gens qui n'ont pas perdu leur temps.

Les transporteurs, par exemple. Pour aller de la gare de Lyon à la République, c'était 30 francs, et aux heures de pointe, 50 !

Ainsi, pour être debout et tassé comme un anchois, il fallait payer aussi cher que pour un taxi !

Déjà les petits commerçants



LE GENERAL ET LES SOLDATS

Au cours d'un bla-bla-bla officiel, le général Robertson a déclaré : « ... Je dis ces choses en tant que soldat. Les soldats savent très bien ce que c'est que la guerre pour vouloir autre chose que la Paix ! »

Les soldats. D'accord. Mais les généraux... ? Nous nous permettons d'être sceptiques.

U.R.S.S. et Amérique

(Suite de la 1^{re} page)

Truman a dit et redit que, quoi qu'il arrive, les Américains resteront à Berlin. C'est une question de prestige. Et l'on sait que le prestige est essentiel à la vie des peuples !

Mais les Russes de leur côté voudraient les en chasser sans doute pour des raisons un peu plus sérieuses. Et ils veulent probablement proposer, ce marché ? Berlin contre les mains libres en Trizone.

Qui cédera ?

Dans sa réponse à Vichinski, Bevin

s'est évidemment montré quelque peu agressif. Il ne pouvait faire à moins ! Pourtant, notons qu'il propose implicitement des ententes régionales à défaut d'entente mondiale. Cette indication n'est pas à négliger, bien qu'il ait affirmé que son pays se défendrait s'il venait à être attaqué par l'U.R.S.S. mais que jamais il n'attaquerait. Ces phrases qui sentent la poudre ne doivent pas nous cacher d'autres possibilités d'apaisement.

Bien que l'Angleterre, ainsi que tous les pays qui gravitent dans l'orbite de Washington, soit tenu de suivre fidèlement les consignes de cette ville, il est possible que devant l'éventualité d'une guerre certains se dérobent à la dernière minute.

Seule face à l'U.R.S.S. l'Amérique serait alors privée de l'appui moral de son bloc européen et l'U.R.S.S. aurait alors le beau rôle ! Il est certain que le soutien militaire de ce bloc est presque négligeable. Mais il n'en reste pas moins vrai que son appui moral est susceptible de donner à un éventuel conflit une apparence de justification.

C'est pourquoi l'Amérique sera peut-être amenée à ne pas trop brusquer les choses. C'est pourquoi aussi, les Soviétiques raidissent leurs positions et se font exigeants.

De part et d'autre ils sont atteints de la faiblesse qui tôt ou tard abat les empires.

A force de s'étendre ils finissent par éclater.

L'U.R.S.S. a déjà subi l'atteinte de ce mal en Yougoslavie et elle le combat en Pologne.

Le monde en deux morceaux n'est pas viable. Il risque à chaque instant de sombrer dans une guerre planétaire. C'est sans doute à cause de cette constatation que Bevin offre à l'U.R.S.S. des ententes régionales en attendant mieux.

L'heure est pourtant grave. Il serait vain de se le dissimuler.

Le devoir de chaque homme est de lutter contre cet avachissement, cette passivité, ce désespoir qui en feront une proie certaine. Le devoir de chaque homme est de dire : Non !

E. A.

VIVE L'ANARCHIE !

(Suite de la 1^{re} page)

L'Anarchie... Mais, général, croiriez-vous, qu'au milieu d'un fatras d'absurdités, vous dites tout de même une vérité ? Elle évoque en effet — l'Anarchie — l'absence totale de gouvernement. Vous omettez simplement d'ajouter (parce que vous ne le savez pas, sans doute) : le travail d'un gouvernement consiste à compliquer les rapports sociaux, à consolider la position privilégiée de la minorité possédante et dirigeante, à désorganiser ce qui est organisé, à rompre l'harmonie collective, à étouffer les capacités constructives du peuple et à limiter — à détruire — la liberté individuelle.

L'Anarchie, c'est le règne de l'égalité sociale par la libre association dans toutes les branches de l'activité humaine, que l'existence d'un gouvernement rend impossible. C'est vers cet état de fait que tend notre action, vers la disparition de tout l'appareil oppressif et répressif que vous symbolisez à merveille, avec votre képi étoilé. L'Anarchie, ne vous en déplaise, fait son chemin, sans vous, et contre vous, car elle n'a que faire de généraux.

C'est le désordre actuel et la misère qui l'accompagnent qui vous incitent à parler d'Anarchie, cette fleur que vous ne connaissez pas ? On ne peut pas demander à un général de tout savoir, et encore moins ce qu'il n'a pas appris à l'école de guerre... Puisse cette lucarne être comblée grâce à nous. Toutefois, n'espérons-nous pas pour cela que vous cesserez de proférer des incongruités, ce serait trop attendre d'un militaire chevronné, doublé d'un politicien en rodage.

Henry BOUYE.

DE L'AJISME A L'ANARCHIE

Généralisation de la culture ou culture populaire

Trop souvent encore, même dans le milieu ajiste, lorsqu'on parle de la diffusion de la culture, on vous répond : Culture populaire.

Et bien, non, non et non, nous ne voulons pas de cette culture de classe, de cette culture « populaire ».

Nous rejetons cette formation, qui présuppose des cultures de différentes zones, entre autres, l'une, la « Culture » avec un grand C : celle de l'« Elite » ; l'autre, la « Populaire » tout au plus bonne pour ce « Peuple » dont chacun parle, en sous-entendant que lui n'en fait pas partie.

En opposition à cette conception, nous revendiquons bien haut le droit à la culture pour tous.

Nous voulons la diffusion de la culture dans toutes les classes de la société et non seulement chez les privilégiés, mais surtout dans la classe ouvrière.

Cette confusion qui règne actuellement et contre laquelle nous nous élevons a son origine dans la période 1935-1939 pendant laquelle on vit se créer des universités « populaires » influencées pour ne pas dire plus, par le P.C.

Vichy qui, qu'on le veuille ou non, a marqué les esprits, ne fit que tendre et développer ce thème. Pour mieux émasculer les aspirations ouvrières à une formation humaine, on tenta de les canaliser vers le folklore puis, quand cela s'avérait par trop insuffisant, on conseilla le cercle d'étude dirigé par un « technicien ». Technicien hermétique ou pontifiant, suivant le cas, mais qui, presque jamais, ne savait user de mots simples pour se faire comprendre ; pour se mettre non au niveau, mais à la portée des auditeurs. Le but alors atteint, volontairement ou non, était le désintéressement de ceux qui cherchaient à s'éduquer.

A la « libération » cet état d'esprit fut entretenu par les organisations technocratiques P.E.C., etc...

La facilité du P.E.C. et assimilés est désormais totale, elle illustre ce que nous disions ci-dessus. Quant à Travail et Culture (T.E.C.) absorbé par Tourisme et Travail (T.T.) d'obédience communiste, il n'a fait qu'accélérer sa chute.

L'intérêt de nos oppresseurs (capitalistes, églises, partis politiques même dits de gauche), n'est point de favoriser l'émancipation de la classe ouvrière par sa formation plus la prise de conscience : plus le niveau intellectuel et moral

restera bas, plus il sera facile à une minorité d'opprimer les producteurs, plus il sera facile à des « chefs » de se faire suivre (ou précéder s'il y a bagarre) par une masse de moutons aveugles.

Qui donc alors peut vouloir la popularisation de la culture ?

— Ce n'est point le patronat.

— Des ouvriers économiquement instruits n'accepteraient plus de travailler dans les conditions actuelles, ni surtout au bénéfice exclusif d'une minorité.

— Ce ne sont point les prêtres, à quelque secte qu'ils appartiennent.

— Des individus conscients refuseraient d'attendre d'être morts pour être heureux (!) et, comprenant que prêtres, comme sorciers, ne sont que les défenseurs de l'« ordre » existant, rejetteraient en conséquence monothéisme et polythéisme.

— Ce ne sont point les leaders des partis.

— Des humains socialement formés comprendraient la nocivité des « représentants du peuple » omnicipiens, dont l'intelligence, la clairvoyance et l'honnêteté nous ont donné les jours heureux que nous vivons.

— Seuls les ajistes et les anarchistes peuvent vouloir la généralisation de la culture.

— Les ajistes parce qu'ils veulent l'avancement d'une société où chacun aura conscience de sa tâche et la remplira d'autant mieux que sa formation sera plus poussée.

— Les anarchistes parce qu'ils veulent la suppression de l'Etat et des forces d'oppression.

Parce qu'ils veulent l'avancement d'une société fraternelle où chacun produira selon ses moyens et consommera selon ses besoins.

Parce qu'ils veulent l'avancement d'une société sans classe, nivelée non par le bas, mais bien au contraire, en mettant à la disposition de tous ce qui, actuellement, est réservé à quelques-uns.

Parce qu'ils veulent l'avènement de la société anarchiste où le bien-être de tous sera l'œuvre de chacun.

Parce que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Nous sommes certains d'être ici les meilleurs défenseurs fonctionnaires de la police républicaine qui restent solidaires de toutes les autres catégories de fonctionnaires.

Albert PETIT, député communiste.

F. A. Fédération Anarchiste

- 145, Quai de Valmy, Paris, X^e
Métro : Gare de l'Est
- Performance tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h., sauf le dimanche
- 1^{re} REGION**
- Calais et Douai. — Les camarades de ces deux villes et environs sont priés de se mettre en rapport avec Laurens, Georges, 80, avenue F.-Ferrer, à Fives-Lille.
- Pour le secrétariat écrit à Laurens, Georges, 80, rue François-Ferrer à Fives Lille (Nord). Pour la trésorerie à Stien René, 58, rue Sébastopol, à Cour Saint-Martin à Roubaix (Nord). C.C.P. 1678-88 Lille.
- Groupe de Lille. Performance, Café Alphonse, 13, rue du Molin, tous les samedis de 18 h. 30 à 19 h. 30.
- 2^e REGION**
- Paris 9^e. — L'Entente Anarchiste. — Jeudi 30 septembre à 20 h. 45, Salle du Café Cadet, au 1^{er} étage, angle des rues de Valenciennes et de Valenciennes, 10, pour l'organisation du groupe. Tous les camarades désireux d'adhérer sont invités.
- Paris-Est. — Réunion du groupe vendredi 1^{er} octobre, 41, rue Petion, Paris (11^e). Présence indispensable.
- Argenteuil. — Réunion du groupe le samedi 9 octobre, à 20 h. 45, salle de la « Pensée Humaine », 42, rue de Paradis, Débat sur Les Anarchistes et le Mouvement syndical. Les sympathisants sont cordialement invités.
- Boulogne et région. — Réunion générale le premier vendredi de chaque mois, à 20 h. 45, rue de Valenciennes, 10, chez Carde R. de 19 à 21 heures. Livres, brochures, journaux et adhésions.
- Groupe de Clichy-Levallois. — Pour la première fois depuis la Libération, le groupe se réunira le MARDI 5 OCTOBRE 1948, à 21 heures, au CAFFAIRE DE CLICHY, SALLE DES CONSEILLERS.
- Ordre du jour : organisation du groupe, propagande locale, vente du Libérateur, propositions de défense lors du Congrès de la Région, trésorerie. L'ordre du jour étant excessivement sérieux et chargé, les camarades sont priés d'être à l'heure.
- 3^e REGION**
- Nous sommes certains d'être ici les meilleurs défenseurs fonctionnaires de la police républicaine qui restent solidaires de toutes les autres catégories de fonctionnaires.
- Albert PETIT, député communiste.

CULTURE ET RÉVOLUTION

Problèmes essentiels

G goûts et besoins

NOUS avons soulevé, dans notre précédent article, la question du partage et signalé qu'un anarchisme ne s'agitait, sous prétexte d'égalitarisme, d'imposer à tous les mêmes produits. En effet, et même dans une société anarchiste un tel partage provoquerait la formation d'une autorité et c'est bien à dessein que nous venons d'employer le mot : imposer.

Cette autorité, non formulée, immatérielle, n'en serait que plus dangereuse.

Elle serait la contrainte que la collectivité exerce sur l'individu. Elle serait ce qui s'impose au nom de la raison, de la justice, de l'égalité. Or, tout ce qui s'impose est déraisonnable, injuste et partial.

Cette conception de l'égalité est celle de certains clercs et, par conséquent, fautive. Elle ne tient aucun compte de cette réalité vivante : la diversité des goûts et des besoins.

*

Si l'on affirme que l'abondance universelle règne, ou régnera, ces questions ne se posent plus. Le partage se mue en libre choix parmi les morceaux de richesse qui coulent de tous côtés.

Mais nous ne sommes encore que sur les chemins qui mènent vers cet âge d'or.

*

L'extrême pauvreté, comme l'extrême abondance, provoque les mêmes facilités de distribution.

Si, au cours d'une période révolutionnaire ou immédiatement post-révolutionnaire, une collectivité donnée ne possède que quelques produits élémentaires de subsistance, pommes de terre, blé, viande, par exemple, la distribution peut et doit se faire en part égale et en ne tenant compte que de l'âge des individus.

Mais, peu à peu, la situation s'améliore, les produits deviennent plus nombreux, les qualités se diversifient, les formes et les couleurs également ; à ce moment intervient le choix, le goût, à ce moment les besoins s'affirment avec d'autant plus de force que toutes les entraves autoritaires sont supprimées.

Un dilemme se posera alors : « Tu peux choisir selon tes goûts, mais avoir moins ; ou bien, avoir davantage, mais selon le goût qui te sera imposé. »

Nous avons dit qu'il faudra, au début des temps nouveaux, que la production s'oriente vers la diversité afin de rompre au plus vite l'uniformité tristesse qu'imposeraient des circonstances exceptionnelles.

Il va de soi qu'en conservant cette monotonie on pourrait éluder le grave problème de la liberté de choix ; mais ce serait opter pour les solutions paresseuses, ne pas tenir compte des nécessités humaines, et placer délibérément

à l'arrière-plan ce qui est peut-être l'essentiel.

*

Face à la collectivité formée d'hommes et de femmes aux goûts et besoins nécessairement variés à l'infini, la somme des richesses produites devra présenter la même gamme d'infinies variétés.

Mais comme tous les produits ne seront pas en quantité suffisante pour satisfaire pleinement tous les besoins en quantité et à fortiori en qualité, le choix sera limité à l'obtention de tel ou tel article, jusqu'au jour, encore lointain où l'on pourra obtenir les deux.

Je peux avoir une chemise en soie ou six chemises en coton, trois casseroles ou un fer à repasser, une bouteille de champagne ou six litres de vin rouge, un chapeau ou deux casquettes, un pardessus ou deux costumes, etc.

Allons encore plus loin. Parmi ces articles offerts, il y a diversité de forme, de couleur, de présentation, ce qui complique le problème. Un tel aime les chemises à carreaux, l'autre les à en horreur, celui-là à un faible pour les collections de cravates et entend se priver de chemises pour les enrichir. Celui-ci n'a aucun souci vestimentaire et se suffit d'un bleu, mais entend se procurer un bracelet-montre ou une chevalière, enfin ce dernier, qui ne boit que de l'eau, ne fume pas, est végétarien et exige en compensation un carillon Westminster ou une chambre à coucher Louis XV, un tel enfin se privera de tabac ordinaire afin de pouvoir déguster quelques cigarettes blondes.

Il est établi qu'actuellement les besoins et les goûts se déterminent et se stabilisent, relativement certes, selon les classes.

Le terme : classe étant trop schématisé, disons plutôt que les besoins se déterminent et se limitent selon les possibilités d'achat ; leur expression est faussée, limitée.

D'autre part, les goûts et les tendances sont puissamment influencés par le milieu dans lequel vit l'individu.

Celui qui a toujours vécu dans un taudis, qui n'a jamais vu la mer et la montagne, et qui, pendant toute son existence a dû compter sur son seul, est, sauf exception, incapable d'avoir

Vient de paraître !
L'INDISPENSABLE RÉVOLUTION

de Gaston LEVAL
(Robert LEFRANC)
Ce livre, attendu par tous, est en vente au « Libertaire ».
Un volume, 285 pages, 160 fr. ; franco 200 francs.

des goûts précis et à plus forte raison une tendance artistique. Si, brusquement, on lui offre la possibilité de s'élever matériellement, ses sentiments, longtemps refoulés, s'extérioriseront sous des aspects criards, baroques. Les nouveaux riches nous donnent un exemple frappant de ce fait psychologique.

Mais nous ne concluons pas pour autant que tous les ouvriers, tous ceux qui souffrent depuis toujours, se comporteront comme ces nouveaux riches, singeant les gros bourgeois.

Disons simplement qu'il y aura un renouveau du goût. Une tendance générale vers d'autres formes, d'autres diversités, d'autres couleurs. Le monde des objets subira le contre-coup de la transformation radicale du monde humain.

(Suite page 4.)

LES LIVRES

La débacle de "L'Elite"

Ce n'est pas un roman que nous proposons cette fois Aurèle Paterni, mais un témoignage sur cette période qui, entre 1870 et la débacle de la « drôle de guerre », vit les soldes d'« Elites » de la bourgeoisie sombrer dans la servilité, l'abaissement, le tripatage et finalement l'effondrement.

Certes, Paterni ne manque pas de lucidité. Fils lui-même de la grande bourgeoisie, il expose comment, à travers l'affaire Dreyfus et la préparation à la guerre de 1914, il sentit en lui se déchirer les liens qui le rattachaient à l'idéologie de la classe dominante, en même temps qu'il se rapprochait des exploités. Son témoignage remet en perspective les différentes périodes de l'agonie des milieux dirigeants, politiques, journalistiques, et littéraires. Plus, c'est toute la mentalité, l'atmosphère bourgeoise qu'il recrée. A ce titre, son livre est digne d'être lu.

Mais, ce juste hommage lui étant rendu, qu'il nous soit permis d'insister sur les faiblesses du livre. Tout d'abord, un certain manque d'unité dans le procédé, qui lui fait commencer l'ouvrage par des souvenirs d'enfance, puis couper court sur la description des salons parisiens où nous sentons s'esquisser un roman de mœurs. Enfin, nous tombons dans une grande polysémiologie, une entremêlée de souvenirs personnels. A tout moment, des considérations théoriques surgissent, et entretiennent la désagréable impression du roman à thèse. On peut également regretter que l'ouvrage s'arrête à la fin de l'époque passionnante pour la critique : la « Elites », coupées en deux par le double jeu de la bourgeoisie française, s'invectivaient de Londres à Vichy, sans compter les équipes de la Propaganda-staffel.

On pourra dire, à la décharge de l'auteur, qu'il s'agissait avant tout de mémoires. Les mémoires sont peut-être le

LE CINEMA

Les Démons de la Liberté

Saluons un grand film, un film puissant, dur, cruel et vrai.
C'est de la prison qu'il s'agit, mais l'effroyable drame qui s'y déroule, c'est tout le drame des hommes, écrasés par l'autorité, par le chef. Le cadre est bordé et irrésistiblement l'esprit s'élançait plus loin, franchit les barreaux et les murs et retrouve partout ce même drame : la liberté se débattant douloureusement contre l'universelle oppression.

Je ne crois pas que les réalisateurs aient voulu faire ce procès. Ils sont restés dans le sujet, mais l'ont traité avec une telle maestria que leur intention s'est trouvée dépassée.

Un capitaine de police, à la face de moine inverti, sournois, veule, douçâtre, règne dans une prison modèle où certains avantages sont accordés aux détenus : un lit, à l'autre, de cellule en cellule, provoque ici un suicide, là des haines, plus loin des gestes de révolte. Alors il châtie, torture en secret et assouvit son sadisme.

En contraste, les détenus nous sont, pour une fois, non présentés comme des faibles, mais comme des hommes, comme des victimes.

Et leurs regards ont des profondeurs humaines insoupçonnées, leurs souffrances se sentent à un tel point que le spectateur souffre aussi.

Voilà le chef de bande qui aime une jeune fille atteinte d'un cancer et qui ne veut pas ne vivre plus pour elle ; voilà cet autre qui veut aller là-bas, bien loin, retrouver son amour perdu, et ce boxeur qui rêve à sa petite Henriette. La femme hante ces hommes. Et la femme c'est la liberté, la Liberté ! Ce mot fouille les pœurs, déchire les entrailles, sauve de l'un à l'autre, de cellule en cellule, vivant, cruel, acéré, obstiné, inlassable et toujours présent, toujours accroché, collé, aux chairs frémissantes. Les raisons chaviront, les fureurs deviendront insoutenables. Il faut, il faut partir !

S'élever. Thème aussi vieux que la prison, aussi vieux que le monde, il revient encore, tout jeune, tout neuf, rutilant, tentant comme un sein nu, comme un champ sans limite...
Enlevés par le démon de la liberté, les hommes se ruent, furieux, vers l'espace, et ne trouvent que la mort.
La prison se referme.

Cependant, au-dessus de ces passions cruelles, s'agit, impuissante, la charité. Elle est personnifiée par le directeur, homme faible, qui se laisse gouverner par le sadique capitaine. Mais la charité, comme partout, est une insulte à la dignité. Elle n'est que le produit visqueux de l'autorité, et lorsque le directeur ivrogne dit au capitaine : « La force fait le chef, mais vous oubliez qu'elle fait aussi les détenus », elle apparaît sous son vrai jour d'inutile hypocrisie.
L'effacement de ce film qui vous arrache du commencement à la fin et qui arrache des applaudissements.

Une belle œuvre.

LANANIVELLE.

genre littéraire le plus semé de difficultés. Aurèle Paterni, en dépit de son honnêteté (ou peut-être à cause de son honnêteté), n'a pas pu en résoudre quelques-unes.

Mais c'est un livre intéressant, sincère et probe.

S.L.I.M., Editeur.

Le but concret de l'anarchisme

TOUT idéal qui ne se réalise pas tend à perdre, au long du temps, dans la pensée de ses propagandistes, la précision des buts que lui assignaient ses créateurs. C'est ce qui est, en partie, arrivé à l'anarchisme. C'est ce qui, parallèlement, est arrivé au syndicalisme révolutionnaire. Les forces constituées pour défendre et réaliser l'un et l'autre étaient, à leurs débuts, et pendant longtemps l'essentiel du contenu des deux doctrines a été relégué au second plan, et des préoccupations d'importance indiscutable, mais secondaires, ont pris le pas sur les objectifs primordiaux.

Chez lui, le philosophe idéaliste peut parfois s'égarer, le socialiste anarchiste, quand il se manifeste, tend toujours à un but qu'il a hâte de réaliser. Et dans toute l'œuvre proudhonienne, nous retrouvons, inspirant les idées sociales et les principes moraux, l'homme avide de « justice économique », dont les conceptions sont parfois discutables, mais qui ne lâche pas la proie pour l'ombre.

Bakounine n'était pas un économiste comme l'avait été Proudhon. Sa culture fondamentale, accumulée pendant ses dix ans de séjour en Allemagne, était avant tout philosophique, et c'est plus comme philosophe que comme sociologue, au sens véritable du mot, qu'il formule ses idées anarchistes. Les enseignements de l'histoire contribuent à ses conclusions.

Mais il a été bien loin d'oublier que le but de la lutte sociale était la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, et le triomphe du socialisme. Au contraire, dès qu'il élabore ses conceptions définitives, la réorganisation de la société sur la base des communes et des fédérations de communes, des syndicats ouvrier — on dirait alors — « union de métiers » — et des fédérations nationales et internationales de travailleurs, organisées « de bas en haut », et coordonnant leurs efforts sur un plan universel, fut son leit-motiv constant.

Ce souci de la réalité lui fit applaudir l'effort de Marx pour baser le socialisme sur l'interprétation matérialiste de l'histoire, bien que son propre matérialisme fût à la fois moins érudite et plus complet ; ces mêmes raisons lui faisaient reconnaître que les bases philosophiques de Proudhon étaient à la fois trop métaphysiques et trop abstraites.

En outre, la brillante pléiade anti-autoritaire de la Première Internationale — James Guillaume, Adhémar Schwitzguébel, Caffiero, Malatesta, Cavelli, Anselmo Lorenzo, Farga Pellicer et leurs camarades — s'efforcèrent, avec Kropotkine de préciser l'idéal anarchiste de la nouvelle société, la structure et le fonctionnement de cette société, les institutions chargées de la production et de la distribution, les principes de cette distribution et le mode de fonctionnement de ces institutions.

Ceux qui séparent l'anarchisme social-

liste — il n'y a, à part lui, que l'anarchisme individualiste — de ses aspirations économiques concrètes, oublient trop ou ignorent les études profondes auxquelles se sont alors livrés nos prédecesseurs ; les discussions ardentes entre mutualistes proudhoniens et anarchistes collectivistes, entre ceux-ci et les anarchistes communistes, discussions dans lesquelles on ne parla pas seulement de principes juridiques et d'une éthique que l'on n'oublia jamais, mais du rendement des terres, des moyens de production, de l'organisation des services publics, des problèmes monétaires, etc...

Ceux qui croient que s'occuper de la réorganisation sociale est antianarchiste, oublient qu'ignorer que Kropotkine a écrit *La Conquête du Pain*, dont le seul titre est un programme nullement métaphysique, et dont chacun des chapitres — le logement, les vêtements, les denrées, l'aisance pour tous, la décentralisation industrielle, l'agriculture, etc... — précise la but et le contenu pratiques ; et que plus tard le même auteur écrivit *Champs, usines et ateliers*, livre tout entier destiné à l'analyse de certains faits économiques et à l'exposé de conceptions personnelles sur la structure nouvelle de l'économie sociale.

Tous ces théoriciens, tous ces sociologues, ces fondateurs de l'anarchisme comme doctrine et comme mouvement, lui assignaient un but fondamental et concret : l'égalité économique dans la liberté. Il est vrai que du mutualisme proudhonien au communisme libertaire actuel, la conception de cette égalité a évolué à mesure qu'évoluaient les conceptions morales, les connaissances sociologiques et les moyens de production. Mais elle s'est toujours basée sur cette éternelle idée de la simple justice humaine que Bakounine répétait dans les statuts de la Fraternité Internationale : qui ne travaille pas est un voleur.

Ce but est clair, concret, précis. Les modes de son application dépendent, comme pour toutes choses, des circonstances de lieux et de temps, mais il se résout toujours en ceci : celui qui est apte à le faire doit apporter sa part à l'effort commun ; celui qui n'est pas volontairement un parasite a droit à sa quote-part des biens obtenus par l'effort commun.

Nulle métaphysique ne doit nous faire oublier la clarté, la précision et l'urgence de ces buts. Si, comme mouvement, l'anarchisme a pendant un certain temps dévié de sa tâche essentielle, nous revenons à cette tâche et nous sommes dans la tradition de sa pensée, dans l'essentiel de sa doctrine. On peut discuter sur les meilleures façons de la réaliser, mais non pas de la définir. La définition est donnée depuis longtemps. A nous de la répandre avec un esprit de réalisateurs, en replaçant au deuxième plan ce qui, par erreur, a été placé au premier, et en ne permettant plus que la métaphysique, même la métaphysique économique, nous fasse oublier notre tâche historique.

Gaston LEVAL.

Toute législation tend à l'asservissement de la société et à l'abrutissement des législateurs eux-mêmes.
BAKOUNINE.

LUTTES OUVRIÈRES DANS LE MONDE

A l'occasion du congrès de Wroclav

Lettre ouverte à M. Pierre Emmanuel

Monsieur,

Voilà bientôt un an que vous avez visité la Bulgarie. Ce malheureux pays sur lequel s'est abattu le rideau de fer, et qui reste une terre inconnue à la plupart des intellectuels étrangers, est une terre de génissements, qui ne parviennent plus jusqu'aux occidentaux. Vous avez eu la chance d'y pénétrer — non pas au prix du danger, en fraude et à travers les difficultés communes, mais sur une invitation courtoise dont le bénéfice n'est réservé d'ordinaire qu'à de très rares admirateurs du régime dictatorial. Avec-vous été l'hôte du pays bulgare ? Non, hélas ! monsieur Pierre Emmanuel ! Et cependant pour que le poète glorieux que vous êtes puisse compléter ses études des types et des thèmes de la souffrance humaine, combien n'eût-il pas été nécessaire pour vous, de connaître à fond la tragédie morale de la Bulgarie, ses douleurs, ses espérances et ses luttes !

Vous êtes un puissant écrivain. En lisant vos propres œuvres et celles de quelques-uns de vos collègues de la résistance française, vous avez su éblouir et toucher le public de Sofia, pour qui votre visite sera inoubliable. Votre conférence à laquelle l'Université assistait en masse, a saisi le cœur de ceux qui croient à la liberté et adorent la véritable culture. De votre côté, vous avez exprimé votre enchantement de nos sites et de nos danses populaires ; vous avez trouvé des points communs entre nos deux nations, vous avez trouvé entre nous — vous en souvenez-vous ? — cette « communion symbolique du sang et du feu ». Mais, comme il est d'usage pour tous les étrangers, vous étiez entouré, séparé de nos âmes et de notre vie, par le contact constant des personnages officiels, gens désignés à cette fin par le gouvernement pour faire bonne garde, pour rendre tout contact impossible avec les gens du peuple, pour cacher tous les non-conformistes et les mécontents, tous les hommes avides de trouver ; ils firent une parade superficielle et un vain étalage de phrases, rendant impossible une véritable liaison entre les cultures fran-

caise et bulgare, et en même temps qu'une cordiale fraternisation des esprits libres.

Il faut dire à votre honneur, Monsieur, que vous avez su éblouir quelque chose de l'envers du décor. Sous le masque de tant de faces crispées dans un sourire hypocrite, au cours de réceptions surchargées de luxe et gonflées de phrases, sous la politesse exagérée des satellites obséquieux, vous avez discerné quelque chose de louche ; l'absence du peuple vrai, l'absence des intellectuels authentiques, le drame caché sous les parades et les festins, et pour tout dire, la décadence de la culture bulgare.

Comme honnête homme, vous avez été troublé, par moments, en devinant que, chez nous, on n'est pas heureux ; qu'il y a quelque chose d'écrasé, d'étrouffé, de déshonoré et de détruit dans l'esprit bulgare, cet esprit qui n'a jamais aimé les chaînes.

A votre retour en France, nous avons attendu qu'en honnête homme et en écrivain indépendant, vous élevez la voix pour dire à vos compatriotes la vérité, que vous avez dissimulée par courtoisie devant vos hôtes officiels. Nous avons attendu que vous disiez un mot en faveur de la liberté écrasée en Bulgarie, en faveur des « droits imprescriptibles de l'homme », qui sont antérieurs chez nous à l'élaboration plus d'un an que vous gardez le silence. Pourquoi ? Nous avons espéré vous voir, au congrès des intellectuels de Wroclav, manifester ce que vous avez vu à Sofia et à Paris. Sans doute, n'ayant pas l'arrogance de votre collègue Aragon pour y jouer des coudes, vous fûtes plus d'un an que vous gardez le silence. Pourquoi ? Nous avons espéré vous voir, au congrès des intellectuels de Wroclav, manifester ce que vous avez vu à Sofia et à Paris. Sans doute, n'ayant pas l'arrogance de votre collègue Aragon pour y jouer des coudes, vous fûtes plus d'un an que vous gardez le silence. Pourquoi ? Nous avons espéré vous voir, au congrès des intellectuels de Wroclav, manifester ce que vous avez vu à Sofia et à Paris. Sans doute, n'ayant pas l'arrogance de votre collègue Aragon pour y jouer des coudes, vous fûtes plus d'un an que vous gardez le silence. Pourquoi ?

Cette parole, les intellectuels et le peuple bulgare vous demandent, par ma voix, de la prononcer enfin.

Car, Monsieur Emmanuel, vous l'avez constaté : en Bulgarie il n'y a actuellement de liberté ni pour la presse, ni

pour la parole, ni même pour la pensée, de ceux qui vivent d'aspirations pour une véritable culture.

Une poignée d'arrivistes a mis la main sur le pouvoir et prétend « construire le socialisme », en réduisant à la déportation ou au silence tous les socialistes qui ne pensent pas comme eux.

Tous les hommes de progrès qui considèrent que le socialisme n'est pas une carrière, mais un dévouement au service du peuple, sont condamnés et persécutés ; et en première ligne les anarchistes, qui ne luttent pas pour un nouveau pouvoir, ni pour le rétablissement de l'ancien régime — et dont la majorité périt dans les camps de concentration.

Vous, Monsieur Emmanuel, vous n'ignorez pas cette tragédie d'idées. Vous savez très bien que l'on persécute les idées en Bulgarie ; non seulement les idées politiques, mais les conceptions morales, littéraires, esthétiques et scientifiques. Vous savez fort bien que derrière le rideau de fer, on ne tolère point l'influence de la culture de l'Occident — culture « pourrie » selon les conceptions du gouvernement actuel ; mais quelle est donc la culture qui a donné naissance au socialisme ? Vous savez très bien qu'en Bulgarie sont interdites les publications les plus insignifiantes, du moment qu'elles apportent un écho d'Occident, ne glorifient point le totalitarisme au pouvoir et ne sont pas d'origine communiste stalinienne.

Vous savez très bien cela et votre devoir est de le faire savoir à vos compatriotes ! Que les intellectuels de Wroclav discutent enfermés dans l'enceinte sûre de leur petite salle ; qu'ils essaient de tromper le monde en proclamant que tout va bien en Europe orientale et que la culture y est hors de danger, cela ne saurait vous empêcher de vous présenter et de vous lever en disant que c'est un mensonge.

Il est grand temps, Emmanuel ! Dans cette attente, je vous salue.

Signé : HORACIUS KOKLEC.

P.-S. — Parce qu'il nous est impossible de faire traduire ces lignes, nous comptons sur nos amis de là-bas.

ITALIE

Le Congrès Italien des Comités de Défense Syndicale (CDS), qui s'est tenu à Livourne les 27 et 28 juin, a marqué une nouvelle étape dans le développement de l'action anarchiste au sein du mouvement ouvrier et dans la lutte nécessaire contre le corporatisme politique.

Les deux jours de travail, des groupes de défense syndicale se constituent et se renforcent, pour réunir tous les travailleurs qui acceptent les méthodes de l'ACTION DIRECTE et les principes du SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Ces groupements commencent à se rassembler en fédérations de catégories industrielles et de professions libérales. Dans chaque localité, province ou région, ont lieu périodiquement (en principe tous les quinze jours) des réunions aussi larges que possible des C.D.S., ces organismes se proposant :

a) de maintenir vivante dans la classe ouvrière la conviction que LA CONQUÊTE D'AMÉLIORATIONS SUR LE PLAN DE LA COOPÉRATION AVEC L'ÉTAT NE PEUT CONDUIRE À L'EMANCIPATION, MEME PARTIELLE, DES TRAVAILLEURS ;

b) d'affirmer la nécessité d'un dépassement par rapport aux illusions démagogiques entretenues par les partis politiques. ET DE NIER AU GOUVERNEMENT TOUT DROIT D'IMMIXTION DANS LES RELATIONS ENTRE LE CAPITAL ET LE TRAVAIL ;

c) de réunir sur le plan technique et professionnel les groupes d'action directe, avec le but de développer dans chaque catégorie de travailleurs la conscience exacte des problèmes traités et les connaissances nécessaires pour les résoudre ; etc...

Le Congrès a voté une adresse de sym-

pathie à l'Association Internationale des Travailleurs qui était représentée, dans son sein, par le camarade Pedro Herrera.

BRESIL

De bonnes nouvelles nous parviennent des groupes anarchistes de Rio-de-Janeiro et de São Paulo. Elles nous permettent de croire que la constitution d'une FÉDÉRATION ANARCHISTE BRÉSILIENNE sera réalisée cette année même, en dépit des mesures anti-démocratiques du dictateur Vargas, et des menées réactionnaires du clergisme brésilien. Nos camarades brésiliens, chiliens, mexicains et équatoriens ont manifesté leur sympathie pour la C.R.I.A., leur intérêt pour le Congrès Anarchiste Mondial prévu pour 1949 et leur accord avec le manifeste lancé par la Conférence Internationale de Paris (15-17 mai dernier).

Par notre intermédiaire ils désirent entrer en relations suivies avec le mouvement anarchiste mondial, et principalement avec les fédérations actuellement en reconstruction dans les pays ravagés par le totalitarisme.

AFRIQUE DU NORD

Les Jeunesses Libéraires espagnoles émigrées en Afrique du Nord, ont entrepris la publication d'un nouvel organe de propagande sous le titre NERVIO. Son tirage de départ est de trois mille exemplaires.

ALLEMAGNE

La Fédération des Socialistes Libéraires d'Allemagne a tenu son deuxième Congrès national, réunissant une quarantaine de délégués de la zone occidentale.

Le Congrès a pris position pour l'adhésion de principe à l'A.I.T., mais sans toute scission syndicale, déclarant : « Notre tâche principale est à présent au sein du F.R.E.I. G.E.W.E.R.K.S.C.H.A.F.T.B.U.N.D., qu'en principe, se trouve au-dessus des partis politiques. »

« La F.S.L. est disposée à la coopération avec tous les individus, les groupes et les mouvements populaires dont les idées et méthodes ne se trouvent pas en contradiction avec les buts du socialisme libertaire. »

La F. S. L. représente l'aile modérée du mouvement libertaire allemand. Son attitude à l'égard de la C.G.T. allemande n'est pas partagée par les autres groupements à tendance anarchiste : en effet, ceux-ci estiment que la F.R.E.I. G.E.W.E.R.K.S.C.H.A.F.T.B.U.N.D. est en réalité profondément inféodé aux partis politiques, à l'adminis-

tration allemande et aux autorités occupantes.

La F.S.L. édite une revue mensuelle bilingue, l'INTERNATIONALE ; elle a son siège en Allemagne méridionale.

Les autres groupements importants sont, à notre connaissance :

1. La Fédération culturelle des Socialistes-Libéraires et Antimilitaristes, et la Fédération des Jeunes Libéraires (Hambourg), dont l'organe imprimé est « Der Freie Sozialist » ;

2. Le Groupe anarchiste de Berlin, éditant le journal ronéographié « Der Freie Arbeiter » ;

3. La Fédération Libre des Anarcho-sindicalistes de Bavière, qui publie des feuilles d'information ;

4. Le Groupe libertaire de Mulheim (Ruhr), éditant le « Sozialrevolutionäre Blatt » ;

5. Le Groupe libertaire de Fribourg, zone française, éditant des cartes de propagande ;

6. Le Groupement « spartakiste » dans la Ruhr, avec de nombreuses ramifications en Allemagne occidentale et en zone russe ;

7. Les Guérids du livre libertaire, en diverses villes d'Allemagne.

Un organe marxiste, « Neues Beginnen », publie occasionnellement de la littérature anarchiste, mais reste, par ailleurs, sur les positions traditionnelles du « communisme de conseil ».

Nous espérons que la dispersion exagérée des efforts de propagande trouvera peu à peu une issue dans la réconciliation idéologique du mouvement libertaire allemand sur des bases spécifiquement anarchistes.

« Der Freie Arbeiter », édité par R. (Estreich), Eberstrasse 87 1, Berlin-Schöneberg, demande aux camarades d'adresser, et d'adresser par tous les moyens disponibles à relever le flambeau libertaire (qu'il a tenu si ferme depuis de longues années).

CETTE SEMAINE
nous vous conseillons
LE CRAPOUILLOT

Histoire de la guerre 1939-1945
Les Tomes 1 et 2 : Franco 565 fr.
Chaque Tome séparément : Franco 290 fr.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers — La terre aux paysans

LA GREVE GENERALE DU LIVRE

C'est y est ! Enfin ! Ballotés de l'optimisme au pessimisme, du pessimisme à l'optimisme depuis avril 1948, date à laquelle furent entamées des négociations « sérieuses » entre maîtres-imprimeurs et fédérés du Livre, les syndiqués de la profession ne savaient plus à quels saints se vouer si tant est qu'ils croient encore aux saints. Après plusieurs accords plus ou moins tenus — plutôt moins que plus, et cela, disons-le bien haut, par la faute de la fédération ouvrière qui ne sut pas se dégager à temps de l'emprise du gouvernement à laquelle venait s'adjoindre tout le poids du C.N.P.F. (1) — les deux parties se trouvaient face à

face le 17 septembre dernier pour un règlement de comptes décisif. La délégation ouvrière se trouva en présence d'un patronat fouaillé par le dernier ministre Queuille en date proposant, en s'aidant d'un mode de calcul que n'eût pas compris le ministre des Finances lui-même, un tarif de base de 115 fr. 64 (26 %) pour la zone 100 (Paris). Après une longue et filandreuse discussion, les maîtres-imprimeurs parisiens décidèrent de se réunir pour prendre contact avec les délégués patronaux de province et convinrent d'une ultime entrevue avec la

Fédération des travailleurs du Livre le 23 septembre. A date fixée, les deux antagonistes se retrouvèrent face à face, et là, par le fait d'une volte-face remarquable, les porte-paroles des maîtres-imprimeurs déclarèrent irrecevables les propositions ouvrières. Et non seulement irrecevables les propositions ouvrières du 17 mais leurs propres propositions d'augmenter le tarif de base à 140 fr. pour la zone 100. C'était un superbe coup de pied au cul donné à la délégation des travailleurs du Livre. C'était la rupture des pourparlers.

Pourquoi donc les travailleurs du Livre s'attachaient-ils tant à ces 115 fr. 64 et pourquoi soudain cette intransigeance à laquelle nous n'étions plus habitués ? D'abord parce que chez les imprimeurs et compositeurs, comme dans les autres corporations, le salaire réel ne suffit plus pour faire face aux besoins matériels de l'heure. Ensuite parce que, depuis la Libération, « l'avance » prise par les camarades de la profession s'est non seulement amoindrie, mais encore s'est transformée en un « retard » par rapport à certaines autres industries. Enfin parce que les 115 fr. 64 correspondent aux indices du coût de la vie établis par l'Institut des indices de France revêtus tous les mois.

Placée face à ses responsabilités, à la suite du coup de force patronal, la délégation ouvrière dénonça les accords du 22 septembre 1947 — ce qui avait pour effet de redonner toute liberté aux sections — et convoqua de toute urgence les délégués inter-albère de la région parisienne le vendredi 24. L'unité pour l'action fut totale et immédiate, la majorité du dernier référendum rejoignant enfin la minorité qui n'avait cessé, depuis ce référendum, de clamer sa volonté d'action devant les palloches patronales. Notre camarade Boucher concrétisa les desiderata des 1.100 délégués présents en demandant à l'action directe immédiate à l'échelon national — immédiate pour prendre du coup gouvernement et patrons, à l'échelon national pour éviter que les travaux de Paris partent en province — avec, comme objectifs : le salaire de base de 115 fr. 64 et rappel du 13 septembre (date à laquelle fut déposée la demande d'augmentation fédérale), l'échelle mobile des salaires, la lutte contre la hiérarchie (pour un ouvrier « voir ici ces moyens » que la morale réprovoque), nous sommes, chacun le sait, trop respectueux des lois existantes... Nous nous contenterions seulement de renvoyer nos lecteurs à un livre basé sur des découvertes récentes, livre intitulé *Le labyrinthe de la morale*, de D. Marchal, édité aux Editions Médias.

Ceux qui nous rebattent journellement les oreilles avec de pompeuses phrases sur la défense de la santé et de la race, devraient songer que le moyen le meilleur de défendre la race est de propager les moyens propres à assurer la liberté de la conception et la génération consciente !

Combien y a-t-il de mariages forcés ? Combien y a-t-il de menages qui, pour la même raison, sont condamnés à une disparition plus ou moins rapprochée et, tout compte fait, bien naturelle ? Combien y a-t-il de femmes qui pleurent en apprenant leur nouvelle maternité ? Combien y a-t-il de femmes qui désirent véritablement un enfant ?

Pour toutes ces raisons nous nous posons en défenseurs de la *génération consciente*. Mais il n'est de génération consciente que si l'on est en mesure de lutter intelligemment contre la procréation. Or l'un de nos vifs de vouloir ici ces moyens « que la morale réprovoque », nous sommes, chacun le sait, trop respectueux des lois existantes... Nous nous contenterions seulement de renvoyer nos lecteurs à un livre basé sur des découvertes récentes, livre intitulé *Le labyrinthe de la morale*, de D. Marchal, édité aux Editions Médias.

Plus de 75.000 travailleurs font donc face à l'assaut patronal et gouvernemental par la grève générale « AU FINISH » depuis lundi matin. C'est bien la première fois que cela se voit de suite à signaler que cette grève, unanime et spontanée, n'a aucun caractère politique mais est et demeure essentiellement corporative. Elle est volonté de la base. Enfin, autre fait à signaler, pour la première fois également depuis la Libération, la Fédération de la Presse, section du Livre, qui a vu ses revendications entièrement satisfaites, versera à la caisse du Comité de grève national le montant de la grève nationale le mon-

tant intégral des revalorisations de salaires obtenues par elle. Bravo ! les camarades du Livre ! Tenez ferme jusqu'à la victoire ! LIB.

(1) Les maîtres-imprimeurs sont membres du Comité directeur du Conseil National du Patronat Français (C.N.P.F.) par l'un de leurs secrétaires fédéraux.

Génération consciente

C'est à croire que le lapinisme est devenu, en France, une obligation au même titre que la conscription ! Les plus récentes statistiques démontrent, en effet, une augmentation très sensible des naissances, ce qui, à naturellement, le don de faire jubiler au plus haut point nos ministres éphémères de la Santé publique et de la Population.

Mais une constatation facile et qui ne nécessite pas de savante démonstration, c'est que le rythme des naissances augmente surtout chez les classes pauvres de la nation. Rien n'est changé depuis le temps du Zola de *Germinal*, où la procréation était la seule distraction de l'homme... Sachons également constater que les ivrognes, les débauchés mentaux ont souvent les honneurs du Prix Cognac !

Il est bien certain que nos critiques seraient mal venues si cette nombreuse génération était consciente ! Et nous ne voudrions pas attenter à la liberté individuelle sous le prétexte que nous estimons que la surpopulation amène la misère et la guerre ! Mais sur cent naissances enregistrées, combien ont été voulues, souhaitées par les parents ? Voilà une intéressante enquête qui dépasserait de l'oisiveté nos chers députés !

Combien y a-t-il de mariages forcés ? Combien y a-t-il de menages qui, pour la même raison, sont condamnés à une disparition plus ou moins rapprochée et, tout compte fait, bien naturelle ? Combien y a-t-il de femmes qui pleurent en apprenant leur nouvelle maternité ? Combien y a-t-il de femmes qui désirent véritablement un enfant ?

Pour toutes ces raisons nous nous posons en défenseurs de la *génération consciente*. Mais il n'est de génération consciente que si l'on est en mesure de lutter intelligemment contre la procréation. Or l'un de nos vifs de vouloir ici ces moyens « que la morale réprovoque », nous sommes, chacun le sait, trop respectueux des lois existantes... Nous nous contenterions seulement de renvoyer nos lecteurs à un livre basé sur des découvertes récentes, livre intitulé *Le labyrinthe de la morale*, de D. Marchal, édité aux Editions Médias.

Ceux qui nous rebattent journellement les oreilles avec de pompeuses phrases sur la défense de la santé et de la race, devraient songer que le moyen le meilleur de défendre la race est de propager les moyens propres à assurer la liberté de la conception et la génération consciente !

Gilbert LAMIREAU.

Service de Librairie

CE QU'EST L'ANARCHISME
BROCHURES
F.A. : Les anarchistes et le problème social, 15 fr. — P. Besnard : Le fédéralisme libertaire, 10 fr. — A. Boncompagni : L'esprit libertaire, 5 fr. — Kropotkine : L'anarchisme idéal, sa philosophie, 20 fr. — R. Roeder : De l'autre rive, 3 fr. — Y. Fougère : Réflexions sur un monde nouveau, 10 fr. — E. Rothstein : La politique et les politiques, 20 fr. — Barbedette : Pour la justice économique, 10 fr. — M. Bakounine : L'organisation du libertaire, 10 fr. — Voline : La révolution en marche, 12 fr. — T. L. : La laïcité, 12 fr. — A. Frank : La Corporation, 12 fr.

ETUDES
Voline : La révolution inconnue, 270 fr. — Bakounine : La révolution sociale et la dictature militaire, 160 fr. — Paul Gilie : La grande métamorphose, 100 fr. — S. Faure : Mon communisme, 260 fr. — G. Leval : L'indispensable révolution, 160 fr.

SYNDICALISME
Monatte : Où va la C.G.T., 10 fr. — F. Pelloutier : Histoire des Bourses du Travail, 25 fr. — P. Besnard : L'éthique du syndicalisme, 75 fr. — Le Monde nouveau, 140 fr. — F.A. : Les anarchistes et l'activité syndicale, 15 fr. — E. Rothstein : Le syndicalisme et l'Etat, 12 francs.

CRITIQUES SOCIALES
Riffon : La ligne du progrès et l'interprétation marxiste, 3 fr. — E. Reclus : La peine de mort, 3 fr. — E. Reclus : Le mariage, 12 fr. — Proudhon : La justice poursuivie par l'Etat, 350 fr. — La révolution sociale, 300 fr. — Lettres aux propriétaires, 300 fr. — Principes d'organisation politique, 300 fr. — J. Dubois : Economie distributive, 75 fr. — G. Rechara : Le marxisme après Marx, 120 fr. — Clarax J. : La révolution prochaine, 75 fr. — E. Berth : Guerre des Etats et guerre des classes, 150 fr. — V. D. : L'origine des classes, 150 fr. — G. Sorel : Réflexions sur la violence, 200 fr. — Pradas (en espagnol) : La crisis del socialismo, 50 fr. — La revolución y el Estado, 100 fr. — J. Burnham : L'ère des organisateurs, 200 fr. — Ernest : La contre-révolution étatisée, 15 fr.

SYSTEMES TOTALITAIRES
C.A.A.B. : La Bulgarie, nouvelle Espagne, 25 fr. — David Rousset : L'univers concentrationnaire, 180 fr. — Les jours de notre mort, 400 fr. — A. Kossler : Le zéro et l'infini, 200 fr. — Le Yogi et le commissaire, 180 fr. — Eugène Kogon : L'enfer organisé, 300 fr.

(Suite de la 1^{re} page)

L'oppression des minorités nationales était identique dans tous ces Etats ; les systèmes des Empereurs, de Versailles, de Hitler et de la Démocratie Populaire actuelle ne sont que des phases différentes d'une même oppression qui, avec le fascisme et le stalinisme, s'est développée jusqu'aux exterminations massives de peuples entiers (Juifs, minorités allemandes de l'Est, etc.).

Sur ce plan, les Etats staliens sont, en effet, les successeurs légitimes de la chaîne chronologique : Habsbourg (et Romanov) — Versailles — Hitler. Cette chaîne répond à la domination respective des classes dirigeantes des anciens Empires autrichien et russe, ensuite de la France (1918-1938), de l'Allemagne (1938-1945) et de la Russie (1945-1948).

L'écho et l'exemple de la révolution bolchevique

Les conditions féodales et semi-féodales d'oppression et d'exploitation ont subsisté très longtemps en Europe orientale. Les entraves du moyen-âge, balayées en France par la Grande Révolution de 1789, le servage et tout ce qui s'ensuivit, ont continué à exister partiellement ou complètement en Europe orientale. La Révolution russe de 1917 abolit le féodalisme en Russie, mais le système moderne du capitalisme d'Etat planifié et centralisé.

La révolution anti-féodale de 1917 a été aussi radicale que celle de 1789. Elle a transformé l'Empire autrichien des Tsars en une république démocratique, elle a toujours à la remorque des Etats capitalistes de l'Occident — en une puissance industrielle moderne qui affronte actuellement les Etats-Unis et leur dispute la domination du monde.

Cette révolution a eu une grande influence dans les Balkans, surtout parmi les masses paysannes maintenues dans un esclavage insupportable par les nouveaux Etats créés à Versailles. Les impérialismes français et anglais ont continué à exercer la tyrannie des Habsbourg ; les rois et roitelets, les maréchaux et les colonels de tous ces Etats fabriqués et soutenus par la Banque de France et par la City opprimaient sauvagement leurs « sujets ». Ceux-ci tournaient leurs yeux vers la Révolution bolchevique ; ils ignoraient évidemment que toute tentative de véritable révolution sociale et totale avait été réprimée par les bolcheviks ; que les ouvriers et les paysans russes étaient transformés en esclaves d'Etat. Ils retenaient seulement que les Tsars et les Seigneurs avaient été chassés et ils voulaient suivre cet exemple.

La légende de la Révolution Russe « ouvrière, libertaire et victorieuse » avait pénétré dans les coeurs des ouvriers et paysans des Balkans, et dans le monde du fascisme blanc et brun, policier et militaire, ils considéraient la Russie Soviétique comme espoir suprême. Cela explique la force des P.C. dans ces pays.

La 2^e guerre mondiale et son issue

Cette illusion a été renforcée lorsque Hitler a brisé les traités de Versailles. A peu, les impérialismes français et anglais ont cédé le pas à l'impérialisme allemand. Les tentatives du militarisme britannique pour empêcher la création de la « Petite Entente » (Yougoslavie-Tchécoslovaquie-Roumanie) ainsi que de l'Entente Balkanique ont engendré la 2^e guerre mondiale.

L'Allemagne, avant de les avaler ou de les partager, vassalisa la Pologne de M. Beck, la Yougoslavie de M. Stoyadinovich, la Roumanie du roi Carol. La « Petite Entente » s'écroula. De nouveaux Etats surgirent : la « Slovaquie », la « Croatie », etc. Le système restait le même.

Dès 1941 la résistance malgré ce morcellement se développa partout. D'un côté l'Armée Secrète du général M. Khabarovitch, à tendances monarchistes, de l'autre côté l'Armée des Partisans dirigée par Tito. Contrairement à ce que nous avons vu en France, ces deux armées n'ont pas coopéré mais se sont combattues avec acharnement.

La fin de la deuxième guerre mondiale fut caractérisée par la disparition du militarisme allemand et de toute puissance militaire sérieuse en Europe. D'autre part, par la faiblesse des alliés et les accords de Yalta qui sanctionnèrent le statu quo. Une chance unique sourit à l'impérialisme russe et aux jeunes forces étatiques des pays balkaniques.

La 2^e guerre mondiale allait se réaliser : la domination russe pouvait enfin s'étendre.

sur les Balkans, l'Europe orientale et centrale.

Cependant, les Alliés passèrent à l'offensive. La guerre froide entre les deux grands rivaux mondiaux en présence se joua à nouveau dans les Balkans. L'échec russe en Grèce, d'abord à Athènes, ensuite la débâcle de Markos et en Italie (défaite électorale de Togliatti), les épurations en Roumanie, en Tchécoslovaquie et en Pologne — tout cela démontra déjà la faiblesse relative de l'impérialisme russe. C'est dans ces circonstances qu'éclata la « bombe Tito ».

La nouvelle Yougoslavie était la pièce maîtresse du bloc soviétique en Europe, le bastion le plus avancé et le plus solide. Elle devait subir, vu sa situation géographique, plus fortement que les autres pays staliens, la pression américaine. Placée entre les défaites staliennes en Grèce et en Italie, la Yougoslavie de Tito se détacha peu à peu de la tutelle moscovitaire. Cet événement dépassa le cadre des querelles impérialistes dans les Balkans et ne présente pas seulement une défaite de Staline, mais aussi la première échec éclatant du totalitarisme bolchevique.

Le bolchevisme russe était, dès son début, une idéologie autoritaire, centraliste et impérialiste. Son but à toujours été la domination du monde par le monde de ensuite. Ces phrases internationalistes, prolétaires et socialistes n'étaient et ne sont que le camouflage savant de sa politique impérialiste, son « internationalisme » n'est que la soumission de toutes les nations au Kremlin ; son « prolétariat » n'est que le parti des bureaucrates ; son « socialisme » n'est que l'esclavage d'Etat.

Crépuscule des dieux

Le Komintern, dès 1929, fut créé pour atteindre ce but. Toutes ses querelles, manœuvres, scissions et unifications n'étaient que des sous-produits de cette marche vers le pouvoir mondial des bureaucrates bolcheviks. La « dissolution » du Komintern en 1943, sa « reconstitution » en 1948 en tant que « Komintern » de ses phrases d'ordre, d'unités, chauvines ou ultra-révolutionnaires servent toujours ce même et unique but : le maintien et l'extension du pouvoir de la bureaucratie du Kremlin.

Tito, bolchevik de la première heure, participant de la guerre civile en Russie de 1918-20, opposé au régime de Staline de 1930, émissaire stalinien dans la guerre civile d'Espagne, connaît trop bien le but et les méthodes du bolchevisme russe. Porté au pouvoir par la révolution bolchevique yougoslave, il entend utiliser les mêmes méthodes que les bolcheviks russes — mais au profit de la Yougoslavie.

Destruction de l'ancien appareil, son remplacement par un nouvel appareil de répression basé sur les armées de partisans et sur une nouvelle police secrète, nationalisation des moyens de production et d'une partie du sol, partage des terres, terreur féroce contre tous les adversaires, et tout ce que la révolution bolchevique absolue du P.C. et accompagné par une propagande pseudo-communiste — tel sont quelques caractéristiques de la révolution bolchevique yougoslave.

Signaux encore que dans le maquis titiste et après la prise du pouvoir par l'Armée nationale de libération yougoslave (N.O.V.) les masses laborieuses participèrent très activement à l'administration des usines et des affaires publiques. L'ancien bureau bolchevique et stalinien disparut. Le pouvoir était pratiquement entre les mains des partisans, armés surtout par les dépôts de l'armée allemande. Les bolcheviks, l'armée allemande en retraite. Cependant, cet état de choses fut aboli rapidement et une bureaucratie autoritaire et absolue s'éleva.

Cependant, la révolution bolchevique yougoslave n'est pas forcément l'amie de la révolution et du régime russe. La révolution bolchevique yougoslave fut créée de se défendre contre le régime stalinien, une révolution analogue en Angleterre ; c'est la rivalité des classes et des castes dominantes qui joue. Le bolchevisme yougoslave de Tito est un rival mortellement dangereux pour la bureaucratie de Staline ; pour la première fois cette dernière se heurte à un appareil qui est à une argumentation identique à la sienne. Mieux : l'adoption (Tito) dépasse le maître (Staline) en démagogie et en insolence.

Les malédiction de Staline n'y changent rien. Au contraire, elles ont renforcé l'échec. Le monolithisme bolchevik est brisé. Des Etats bolcheviks s'opposent entre eux au nom d'une « démocratie », d'un « socialisme » — comme des Etats capitalistes s'affrontent au nom de la « démocratie », comme au moyen-âge, les guerres d'intérêt ont été conduites au nom du christianisme et sous le signe de la Croix. Des Guepouyougoslaves et panslaves se battent entre eux.

Nous ne savons pas si le régime authentiquement bolchevik yougoslave de Tito continuera à se maintenir et à démontrer par son existence même que le régime stalinien n'est qu'un régime de papier, ou s'il devra céder devant la pression russe. Dans le premier cas, la dislocation du bloc russe peut aboutir rapidement à une crise grave en Russie même. Les régimes totalitaires, tel le Stalinsisme, sont très fragiles sur ce point. La continuation de l'existence même de l'oppression d'Etat est donc atteinte grave à la stabilité du régime stalinien, à son prestige et à son autorité.

N'oublions pas que la guerre civile est latente en Ukraine, qu'une armée de partisans du travail et du service militaire tient le maquis contre le N.K.V.D. depuis la fin de la guerre. Le bolchevisme yougoslave et celui des Yougoslavies, il n'y a qu'une différence de forme. La Yougoslavie devait entrer dans la « famille » des Républiques socialistes. Le bolchevisme est une affaire à la fois « extérieure » et « intérieure », car Tito était une des têtes du bolchevisme international.

Dans le second cas, la répression militaire et la déportation massive des populations yougoslaves n'avantageront pas le stalinisme.

Vers la fin de la guerre, le nazisme fut obligé de prendre lui-même en main la direction de ses pays vassaux ; cette obligation de substituer aux armées nazies des « traités » est pour tout impérialisme un signe certain de déclin. Staline, sous ce rapport, se trouve dans la même situation que Hitler, avec cette différence que la troisième guerre mondiale n'est encore qu'un stade des préparatifs diplomatiques ! Cette crise sort du cadre stratégique militaire. Une brèche est ouverte dans le système bolchevik. Brèche idéologique, politique, morale et stratégique ; le bolchevisme a prouvé qu'il est incapable de résoudre les contradictions et les crises bien qu'il prétende qu'elles sont inhérentes au seul régime capitaliste. Au contraire, il a prouvé qu'il est incapable de résoudre les contradictions et les crises bien qu'il prétende qu'elles sont inhérentes au seul régime capitaliste. Au contraire, il a prouvé qu'il est incapable de résoudre les contradictions et les crises bien qu'il prétende qu'elles sont inhérentes au seul régime capitaliste.

REVUES
La Révolution Proletarienne, 30 fr. le numéro.

PEDAGOGIE
A. Jouenne : Une expérience d'éducation nouvelle, 50 fr. — S.A.T. : Grammaire espérantiste, 120 fr.

EDUCATION SEXUELLE
NEO-MALTHUSIANISME
Lorulo : Education amoureuse et sexuelle de la femme, 120 fr. — Devaldes : La maternité consciente, 50 fr. — J. Marestan : L'éducation sexuelle, 160 fr. — A. Paterni : Les fécondations criminelles, 75 fr.

Pour les frais d'expédition, joindre 20 fr. par livre et 5 fr. par brochure, plus 20 fr. par envoi recommandé.

Pour les pays autres que la France et les colonies, nous demander les frais pour l'expédition.

Nous ne répondons des pertes postales si les colis n'est pas recommandé.

Envoyer les fonds à Joulin Robert, 143,

GASTON.

Goûts et besoins

(Suite de la 3^e Page)

Il est faux de dire que la volonté d'obtenir telle ou telle chose rare, coûteuse, et aux prix de nombreuses privations est une déformation provoquée par le monde bourgeois. Il y a à quel-quefois, certes, une large part de snobisme dans cette volonté, mais pas toujours et beaucoup s'en faut ! Kropotkine avait déjà noté ce fait et il nous dit excellemment : « ... et il est (1) désirable qu'il y ait toujours des hommes et des femmes dont les besoins seront au-dessus de la moyenne dans une direction quelconque ».

Cette pensée, extrêmement profonde, contient en soi tout le développement humain. C'est vers le supérieur que nous devons tendre et non vers l'inférieur. Ce n'est pas parce que certains sont contents d'un bleu de chauffe qu'il faut que tout le monde devienne un bleu de chauffe. Ce serait limiter, entraver le progrès qui se manifeste aussi bien dans le vêtement que dans la pensée.

La volonté de s'affirmer, de souligner son caractère, ses goûts, même par des extériorisations matérielles est la norme de l'homme. Elle prouve que nous ne sommes pas faits pour vivre en caserne ou dans des camps, que nous sommes faits pour nous associer, mais non pour nous confondre !

Libérés des entraves économiques et spirituelles, les hommes, dans la société libertaire pourrissent s'épanouir pleinement et leurs besoins de variétés n'en seront que plus forts.

Mais si la liberté spirituelle sera absolue, la liberté économique se verra forcément limitée aux possibilités de production.

L'homme se heurtera encore longtemps à la matière.

Dès lors intervient le fait de la privation qui choque beaucoup de puristes.

Tant que tous les besoins, qui sont illimités, ne seront pas satisfaits, il y aura privation.

Mais le jour où il n'y aura plus de privations, il n'y aura plus de progrès ; ce sera la stagnation et par conséquent la décadence.

Nous n'en sommes pas encore là. La volonté de s'enrichir, de s'enrichir noblement, se développera et devra se développer sous peine d'arrêt et de paralysie. La satiété provoque le dégoût. L'appétit aiguise et affine le goût.

Et lorsque l'abondance sera telle que la « prise au tas » pourra s'universaliser, il restera encore à explorer l'immense domaine du savoir. La volonté de progrès s'élèvera alors du matériel au spirituel.

Nous devons nous méfier des phrases à l'emporte-pièce. Elles n'expriment bien souvent qu'une très vaste généralité, ne tiennent pas compte de multiples facteurs humains et faussent souvent le jugement. Ainsi en va-t-il de l'égalité économique. Quelle point commun y a-t-il entre une pendelette et trente paquets de tabac ? Entre un service de table et une paire de chaussures ? Entre un rasoir électrique et deux kilos de foie gras ?

Pour que cette égalité économique puisse vraiment être une réalité il faudrait que tous ces objets soient abondants en quantité et en qualité, que leurs formes et leurs couleurs, leurs modes de présentation soient aussi nombreux que les goûts de chacun !

On pourra nous objecter que les besoins sont, en règle générale, relativement stables et dans leur plus grande partie déterminés par la loi des grands nombres.

Cette objection n'est pas valable et ne répond pas à la question. D'ailleurs, les besoins n'ont encore jamais été exprimés et Kropotkine, que l'on citera toujours avec fruit, l'a parfaitement observé. Toute la science des économistes a pour point de départ la production, alors que ce sont les besoins qui devraient en être la base.

Nous ignorons donc quels sont et surtout quels seront les goûts et les besoins des hommes.

Dès lors, prétendre qu'il y a abondance, c'est prétendre savoir exactement ce qui est à peu près inconnu. L'égalité économique réelle, absolue, c'est-à-dire dans le poids, la surface, la longueur, la qualité et la couleur des objets est peut-être possible dans un avenir relativement proche. Elle provoquerait la suppression de la jalousie, de la privation. Mais le monde serait gris, uniforme, sans passions, sans joie, sans élan. Ce serait la négation de l'homme.

Au lieu d'imposer une privation collective et tomber dans la grisaille monacale, sous prétexte d'égalité économique, il faut laisser à chacun la faculté de s'imposer la privation qui lui paraît être la plus conforme à son tempérament.

C'est l'équivalence des produits qui établit l'égalité. L'égalité économique absolue est une utopie. Vouloir l'appliquer, c'est vouloir imposer du tabac à un non-fumeur.

Eni ALBERT.

(1) La Conquête du pain.

Réunions Publiques et Contradictaires

Fédération Anarchiste

2^e REGION

● PARIS, 5^e et 6^e. — Palais de la Mutualité (Salle G.S.C., 2^e étage). Métro : Maubert-Mutualité.

Le vendredi 1^{er} octobre à 20 h. 45

Les Allemands et leurs occupants

● COURBEVOIE. Sous-sol des Ecoles, 38, rue de Metz

Lundi 4 octobre 1948

Astronomie religieuse et astronomie moderne

Orateur : ANDRE de la Libre pensée

● PARIS-OUEST, salle Trétaigne, 7, rue de Trétaigne, Paris-18^e.

Vendredi 1^{er} octobre 1948, à 20 h. 30

Du marasme économique à la grève gestionnaire ouvrière

Orateurs : FONTAINE, JOYEUX

● PARIS-OUEST, Le Balagny, 79, avenue de St-Ouen.

Vendredi 8 octobre 1948, à 20 h. 30

Le sort des travailleurs en U.R.S.S.

Orateur : MARZINO

8^e REGION

● LYON-LIBRE-EXAMEN, 71, rue de Bonnel.

Samedi 9 octobre à 15 heures

Le camarade CHAGNIER traitera :

Les origines des croyances

Le Christianisme.

12^e REGION

● MARSEILLE ST-HENRI, Vallée de Séon, Salle du Bar Sport.

La Fédération Anarchiste.

Sa fondation, son rôle, ses buts.

La solution anarchiste à la crise actuelle.

Orateur : André ARRU

● MARSEILLE (F.L.). — Bar Artistique, 8, cours Thierry.

Vendredi 1^{er} octobre, à 19 h.

Position, Organisation et Rôle de la F.A.

par A. ARRU